

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

Revue Politique et Littéraire

# LE RÉVEIL

POLITIQUE — THEATRE — LITTÉRATURE — BEAUX-ARTS

VOL VI.

MONTREAL, 21 AOUT, 1897.

No. 149

## SOMMAIRE

Le devoir du moment, *Vieux-Rouge* — En avant! *Magister* — AUX INVALIDES: Le cimetière de la gloire, *René Maizeroy* — Petit farceur! *Vindex* — C'est la guerre! *Petit Drumont* — Premier habit, SOUVENIR DE JEUNESSE, *Alphonse Daudet* — LA VIE DROLE: Encore la faillite de la science, ou un petit garçon qui n'a pas volé son prix d'arithmétique, *Alphonse Allais* — FEUILLETON: Rome (SUITE) *Emile Zola*

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile [franco,] à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Les abonnements en dehors de Montréal sont payables tous les quatre mois et d'avance. Nous adresserons un numéro échantillon gratuitement tous ceux qui en feront la demande.

Ceux de nos abonnés qui ont des travaux d'impression à faire voudront bien s'adresser au No 157 rue Sanguinet ou au No 1560 rue Notre-Dame.

## Le devoir du moment

Dans quelques jours, l'hon. Premier Ministre sera de retour de son voyage triomphal à travers l'Europe. Voilà déjà deux fois que le Canada-Français envoie à l'étranger des représentants qui lui font honneur: l'hon. Honoré Mercier en 1891 et l'hon. Wilfrid Laurier en 1897.

Aujourd'hui, il faut rappeler au souvenir des vieux défenseurs du drapeau rouge les événements qui ont précipité le parti libéral-castor régnant alors à Québec dans l'abîme. Le scandale de la Baie des Chaleurs avait éclaté quelques jours seulement avant le retour de Mercier, et celui-ci n'eut pas la force de mettre à la porte les voleurs qui avaient spéculé sur sa popularité. Aussi on connaît ce qui arriva.

L'analogie, dans la position actuelle du gouvernement fédéral, est frappante:

L'hon. M. Laurier part pour l'Europe en laissant un parti compact, quoique remuant, n'ayant rien à se reprocher dans son passé. Au bout de quelques jours on

découvrir le Coup du Dramond : les accusations sont levées sur le ministère qui est mal défendu par Tarte ; le parti rouge proteste contre l'action du ministre et la zizanie se met dans les rangs.

Après la chute de Mercier dans des circonstances absolument semblables, la conduite de l'honorable Premier Ministre est toute tracée et il n'a pas à hésiter s'il tient à conserver l'union dans le parti.

En classant Tarte, il rallierai immédiatement tous les mécontents autour de lui, et le prestige immense qu'il vient d'obtenir en Angleterre et en France sera encore rehaussé par la reconnaissance des vrais travailleurs du parti rouge qui ne veulent plus de castors à leur tête.

Croyez-nous, M. Laurier, mettez Tarte à la porte.

Mettez-le à la porte gentiment, bien qu'il ne mérite pas d'égards, mais mettez-le à la porte.

VIEUX ROUGE.

---

## EN AVANT !

L'acte le plus important du gouvernement de M. Marchand, celui qui laissera des traces profondes et dont les effets se perpétueront dans la Province, c'est la réforme de notre système suranné de l'instruction publique, réforme désirée depuis longtemps et formellement promise par notre premier ministre.

Nous savons fort bien qu'une réforme de cette nature et de cette importance ne peut s'effectuer on bloe et très rapidement sous peine de faire une mauvaise besogne et d'aggraver la situation plutôt que d'y porter remède ; mais s'il faut procéder avec une sage lenteur, il faut du moins procéder et ne pas s'en tenir aux promesses non suivies d'exécution.

La rentrée des classes est proche ; voilà une occasion superbe pour appliquer l'une quelconque des réformes partielles les plus élémentaires qui s'imposent, soit dans le régime pédagogiques soit dans le régime administratif.

Nous ne doutons nullement de la bonne volonté du gouvernement, mais nous craignons qu'il ne se laisse leurrer par les rétrogrades, les partisans du *statu quo* qui n'osent pas se révolter ouvertement contre le projet de réforme, mais qui lui opposent une force d'inertie capable de neutraliser ou de geler l'enthousiasme des réformateurs, ce qui remettrait à des époques très lointaines la mise en vigueur du nouveau projet.

Il faut donc que le gouvernement affirme, par un acte quelconque, sa volonté et sa force ; il faut qu'il nous donne un gage en même temps qu'une satisfaction. Nous y tenons beaucoup, parce que le plus petit acte d'autorité dans ce sens aura une signification considérable, ce sera une prise, de possession, une preuve de bon vouloir, une affirmation de puissance.

Dès qu'un acte semblable aura été accompli, les adversaires de la réforme seront obligés de démasquer leurs batteries, car ils ne pourront plus espérer endormir les progressistes par de vaines paroles et des promesses menteuses de concessions mutuelles. Pour le moment, nous ne signalerons pas particulièrement sur quoi devrait porter le petit changement désiré ; mais si le gouvernement se trouvait le moins du monde embarrassé à cet égard, nous nous ferions un plaisir et un devoir de lui suggérer de faciles réformes qui peuvent être faites d'un coup de plume. Si nous restons muets sur ce point aujourd'hui, c'est uniquement pour ne pas enlever à nos amis au pouvoir le mérite de l'initiative en cette circonstance.

Nous avons la plus entière confiance en notre ministère et en notre assemblée parlementaire, au sujet de la réforme éducationnelle à l'ordre du jour dans les sphères administratives. Nous savons que cette réforme sera accomplie avec sagacité, avec une prudente lenteur et que souci du gouvernement sera de donner satisfaction.

Une rumeur qui a pris les proportions d'une certitude, dit que le portefeuille de ministre de l'instruction publique sera conféré à l'honorable Robidoux. Ce serait un excellent choix, et nous pensons que mêmeses adversaires politiques y applaudiraient. M. Robidoux, en outre de son érudition, de sa haute compétence en pareille matière, est d'une douce tenacité, qui sait faire toutes les concessions compatibles avec le nouveau programme, mais qui, nous en sommes convaincu, ne se laissera pas abuser par les obscurantistes.

Nous sommes impatients de le voir à l'œuvre, et nous mettons à son service tout notre faible expérience en la matière afin de faciliter, si faire se peut, la noble tâche à laquelle nous espérons le voir bientôt travailler.

LE MAGISTER.

### AUX INVALIDES

## LE CIMETIÈRE DE LA GLOIRE

Elle a l'aspect émouvant d'une chapelle funèbre où sommeillent d'insignes reliques, cette salle du musée militaire aux poutrelles décolorées, aux fresques pompeuses qui évoquent des assauts de villes, des soumissions de peuples, de rouges victoires, et je l'aime mieux, ainsi enveloppée de silence, hantée d'ombres tragiques, qu'emplie, comme elle le sera dans quelques heures d'un cortège de personnages gainés, galonnés, prudents, qui mesureront leurs gestes avec d'arrière-pensées.

C'est d'abord le boulet qui brisa la poitrine de Turenne à Salzbach, et les chandeliers cabossés qui éclairaient sous sa tente l'aventureux soldat qui le virent étudier les cartes du Palatinat et baiser passionnément les billets doux de Madame de Longueville, des brevets, des ordonnances qu'il, parapha d'une signature plus énigmatique que celle de l'empereur, un plan de Catinat et une lettre de Villars où l'on sent, dans l'écriture large, une âme d'orgueil et de seigneurie. Puis, dans un grand écrin, des biscatens rouillés, des ombres fendues, des sabres dont le fourreau de cuir s'est émietté, mais où apparaissent encore, sur la lame damasquinée, ces deux mots suggestifs : *Garde impériale* ; des boutons d'uniformes avec lesquels on pourrait faire l'appel sinistre des régiments de la Grande-Armée que la neige et les Cosaques décimèrent au passage de la Bérésina : 85<sup>e</sup>, 35<sup>e</sup>, 2<sup>e</sup>, 10<sup>e</sup>, 17<sup>e</sup>, débris sacrés qui furent recueillis par des officiers russes de Vilna.

Et voici, comme gardés par quatre fantômes de cavaliers, un hussard, et un chasseur de la Garde, un cuirassier et un dragon, le chapeau légendaire du Petit Caporal, le chapeau usé, taché, sali, dont les bords déformés, les déchirures, la cocarde déteinte dont le bleu est devenu noirâtre, font songer à quelque et rude campagne, à des marches forcées que cinglait la pluie, à des galopades éperdues dans la fumée de la poudre, dans le sifflement des bulles, aux larges saluts qui planaient sur l'armée victorieuse, sur les Aigles frémissantes, sur les lambaux des étendards, au crépuscule des batailles, et les pistolets de parade, et la carabine légère qui penlait à pauplie de la Malmouison, au temps où le premier consul rêvait de mettre une couronne d'impératrice sur les souples cheveux de Joséphine.

Voici les chaises et la table de bois qui maublaient à Auxonne la chambre modeste du pauvre lieutenant d'artillerie dont l'âme se mourait d'ennui et se décourage, le mors du bride du cheval que le conquérait, trahi par la Fortune, maintenait immobile de ses doigts crispés, dans le dernier carré de Waterloo ; que, n'ayant pu mourir au milieu de ses braves grenadiers, il éperonna dans la suprême déroute, et la sépia naïve qui représente l'étroite et basse maison où

se consumma le crime odieux et lâche des Anglais Sainte-Hélène qu'en une de ses lettres, fatidiquement, il recommanda à Bouët-Willauraz de surveiller comme quelque repaire inquiétant : et des fragments de rocher, de tombeau, des feuilles sèches ramassées par de pieuses mains dans le vallon solitaire qui fut ladernière étape de son martyre et de son exil. Et la couronne d'or de l'apothéose, la couronne de laurier que Cherbourg posa sur le cercueil, quand les matelots de la *Belle Poule* l'eurent ramené de l'île de Trahison.

Plus loin, ce sont des souvenirs mélancolisants du roi de Rome, de ce délicieux et mystérieux duc de Reischstadt qui laissa si peu de traces de son passage dans la vie, qui s'étiola comme une plante qu'étouffent de grands murs sombres, qui mourut de trop rêver, de ne pouvoir offrir son tendre cœur à des tendresses, d'écouter des voix au fond des ténèbres, de se rappeler ce qu'avaient vu ses yeux d'enfant. O le vers de Hugo :

L'Angleterre prit l'aigle et l'Autriche l'aiglon.

ô cette lithographie allemande qui le représente dans un parc solitaire, en longue redingote de dandy, avec ses cheveux blonds et soyeux, sa tête fine, apâlie, de Napoléonide aux yeux de dormeur éveillé, aux grands yeux résignés et tristes où flottent des songes chimériques, sa bouche qui ne sait plus sourire, qui n'ose pas se plaindre et ce qui reste de cet éphémère, un chaquet de grains bleutés, d'une nuance de ciel automnal, une canne dont la pomme est une tête d'aigle, une cravache, un couteau, un cachet d'améthyste et un chandelier avec l'abat-jour à fleurettes et l'éteignoir d'argent, — l'éteignoir qui sembole, qui vous suggère la flamme si frele qu'eurent si peu de peine à souffler les complices de Marie-Louise.

Et les uniformes élimés, déchiquetés des soldats d'hier, de ceux qui, comme le maréchal des logis des cuirassiers Fléchier, chevauchèrent de royau ne en royaume, épinglèrent fièrement sous leur cuirasse bosselée et leur casque à chenille rouge la liste des étapes d'Austerlitz aux Quatre-Bras ; des habits de généraux chamarrés de broderies ; des kolbacks, des dolmans de chasseur à tresses

blanches et à col jaune. Et la sabretache d'Antoine Tinchant dit Marengo, avec ses emblèmes de la Révolution ; et la jambe de bois toute noire de ce Daumesnil, qui nargua si prestement les alliés ; et le drapeau en loques que l'empereur et roi avait donné aux grenadiers à pied de la garde d'Italie ; le sabre d'honneur au fourreau en feuilles de chêne merveilleusement ciselées du citoyen Léon Annis ; et les lourds shakos des troupiers de la légère qui conquièrent l'Algérie, des brisquards de Constantine et des Portes de Fer ; et les belles tuniques pimpantes des voltigeurs et des chasseurs de la Garde, des batailleurs de Magenta et de Solferino ; et, enfin, la lamentable vareuse rapiécée, le pantalon gris à bande rouge, le képi d'un moblot de soixante-dix, d'un de ceux qui tinrent bon jusqu'au bout, qui tentèrent de barrer la route aux envahisseurs.

Ailleurs, voisinent, fraternels, le sabre d'honneur que les francs-tireurs des Vosges offrirent à leur héroïque colonel Bourras ; la tunique brûlée, trouée, que portait à l'assaut de Malakoff le général de la Molte-Rouge ; l'épée et le masque de plâtre du général Renaud, Renaud de l'arrière-garde, qui tomba avec tant d'autres à Champigny l'uniforme magnifique du maréchal Canrobert et l'épée de Mac-Mahon.

Et il me semble, en regagnant la porte pavoiisée et ornée de trophées d'armes, en me retrouvant dans la vaste cour d'honneur illuminée de soleil où un petit soldat pousse la voiturette d'un invalide, que je viens de pèleriner dans la nécropole où, pour toujours, hélas ! repose, les ailes et le cœur inerte, la Vierge qu'adorèrent jadis les adolescents, les hommes et les vieillards, qui gonflaient de son haleine les drapeaux, qui rendait celle dont personne ne sait plus le nom et que nul n'ose plus évoquer — la Gloire. . . . .

RENE MAIZEROT,

#### AUX GRANDS MAUX LES GRANDS REMEDES

Pour un rhume opiniâtre, une bronchite tenace, prenez du BAUME RHUMAL, le plus sûr, le plus efficace des remèdes contre les affections de la gorge et des poumons.

## PETIT FARCEUR

Si nous ne craignons pas d'offenser la mémoire de Boulanger, nous ferions un rapprochement entre et M. Joseph Israel Tarte. Ce dernier, tout comme l'éblouissant général, a la manie d'écrire, c'est une maladie, c'est une rage, mais là s'arrête toute ressemblance entre les deux personnages, et nous serions presque criminels d'ajouter pour d'autres faits le nom de Boulanger à celui de Tarte.

On doit le respect aux morts.

Eh bien, la manie épistolaire de Tarte lui a joué de vilains tours, sans compter ceux qu'elle lui réserve.

Nous extrayons des lettres puantes d'orgueil adressées en 1880 par Joseph Israel Tarte à sir Hector Langevin, alors son Jupiter, les lignes fielleuses suivantes, bavées sur l'honorable Turcotte, président de l'Assemblée Législative.

A la fin de la session qui précédait l'envoi de ces lettres, l'honorable M. Chapleau, premier ministre provincial, avait cru devoir adresser un éloge impartial à l'honorable M. Turcotte, pour la manière habile et loyale dont il avait dirigé les débats parlementaires.

Cette preuve de justice et de haute courtoisie du premier ministre eut le don d'irriter le petit écrivain rageur. Il prit sa plume la plus méchante et tartina une protestation véhémement, avec force adulations à l'adresse de Sir Hector.

Voici un des passages caractéristiques de sa lettre :

En premier lieu la conduite de M. Turcotte ne mérite aucun éloge. Servile pour le Gouvernement Joy, il est également servile pour le Gouvernement Chapleau. Valet du diable pour les deux : tel est son rôle. En second lieu, quel à propos y avait-il pour M. Chapleau d'offrir des

félicitations à cet homme qu'hier il appelait Judas Iscariote ? Traître à son passé, à son parti, à ses amis, à ses mandataires, à ses solennels engagements, M. Turcotte restera cloué au pilori, en dépit de la bonne volonté du premier ministre.

Qu'un journal publie cet alinéa en retranchant simplement les noms. et qu'il laisse au public le soin de deviner à qui ces lignes s'appliquent, il n'y a pas de doute que même les amis politiques forcés de M. Tarte ne reconnaissent immédiatement à ce portrait le monteur du "Coup du Drummond."

Tout y est, en effet : Traître à son passé, c'est Tarte ; traître à son parti, c'est Tarte ; traître à ses amis, c'est Tarte ; traître à ses mandataires, c'est Tarte ; traître à ses solennels engagements, c'est Tarte, encore Tarte, toujours Tarte !

Et c'est lui et non l'honnête homme qu'il insultait alors, qui "restera cloué au pilori, en dépit de la bonne volonté du premier ministre."

Sait-on maintenant par quelle phrase de pontife il terminait sa harangue à sir Hector ?

Lisez :

"Hors des principes, des vrais principes conservateurs catholiques, pas de salut politique."

Et c'est cet audacieux funambule qui n'hésiterait pas à proclamer aujourd'hui :

"Hors des principes, des vrais principes libéraux indépendant de tout, pas de salut politique."

Petit farceur, va.

VINDEX.

### SOYEZ PRUDENTS

C'est une précaution sage pue d'avoir toujours à la maison un flacon de BAUME RHUMAL, en cas de rhume, grippe ou bronchite. On en obtient des résultots surprenants. En vente partout, 25 c et s.

## C'EST LA GUERRE !

Nous publions cet article, par égard pour le fidèle collaborateur qui nous l'envoie ; mais nous croyons devoir décliner toute responsabilité morale relativement son opinion pour ce qu'il appelle " la juiverie." Parmi les Israelites — et nous en connaissons beaucoup — il y a des esprits distingués, franchement libre penseurs et dégagés de tous préjugés de races. C'est à ceux-là, que nous tenons à faire savoir que les idées du *Petit Drumont* ne sont pas les nôtres.

La *Vérité* de Québec, s'emporte véhémentement contre les Juifs, à qui elle reproche surtout leur organisation, faite en vue, dit-elle, d'asservir les chrétiens. Il y a beaucoup de vérité dans l'article de M Stanis Lemay, et nous n'hésitons pas à reconnaître que la juiverie, la juiverie louche surtout, dont nous possédons à Montréal quelques hideux échantillons, est une plaie sociale et spécifique dont nous devons travailler à nous guérir.

Malheureusement, l'auteur de l'article, se conformant à la ligne de conduite de la *Vérité*, qui est de toujours verser dans l'exès ou dans l'exagération, voit le diable dans la peau des Juifs.

Mais trêve de plaisanterie. Si nous ne combattons pas l'influence juive au même titre que la combat la *Vérité*, nous n'en sommes pas moins ses alliés de hasard, et nous sommes tout prêts à lui prêter la main pour décapiter—au figuré s'entend—les poussaïs de la juiverie provinciale.

Nous regrettons seulement que la *Vérité* n'ait entrepris cette croisade que dans le but d'atteindre deux hommes politiques dont la conduite a cessé de lui plaire. Mais, ceci dit, nous n'hésitons pas à répondre à l'appel de notre confrère qui s'adresse à toutes les bonnes volontés pour soustraire le pays aux griffes venimeuses de la juiverie envahissante.

Nous n'avons pas de plan de bataille bien arrêté, mais nous croyons qu'avant d'entrer en campagne, il faudrait d'abord faire une déclaration de guerre et tenir pour traitres ceux qui, parmi les nôtres, continueraient à cousiner avec les Youtres.

Comme le dit fort bien la *Vérité*, la loi ne nous permet ni de les massacrer ni de les expulser ; mais elle ne nous défend pas de les affamer. Or, rien ne serait plus simple pour les maisons plus ou moins chrétiennes, mais anti sémites, que de jeter dehors les nez crochus qui occupent par l'intrigue les bonnes places qui devraient être données aux nôtres. Et rien ne serait naturel comme de voir les ecclésiastiques s'écarter avec répugnance de cette race serpentine et collante.

Hélas ! des mécréants comme nous ne demandent qu'à marcher avec la *Vérité*, la main dans la main, à l'extermination des bourreaux de Jésus et des abbés, des curés, voire des chanoines suspendent tous les jours au cou d'un Youpiu pontifical pour lui demander des faveurs !

Nous allons préciser... vaguement, car la loi de libelle est là, qui nous guette et qui serait heureuse de nous frapper pour être agréable à un enfant d'Israël. (Rien de Tarte, cette fois.)

Il y a à Montréal un journaliste qui n'a de cette saine profession que le nom ; car, pour le reste oh ! la, la !.... Il écrit allumette avec deux H.

Ce Juif se distingue par un mépris égal pour le Talmud et pour l'Évangile, pour la synagogue et pour le temple chrétien. Tout ça, pour lui, c'est de la balance, et la mise en sacs des écus qu'il arrache par tous les moyens possibles aux pauvres hères, a une bien autre importance.

Par suite de quelle machination ténébreuse a-t-il pu envoûter l'honnête homme et le bon chrétien qui l'emploie ? C'est ce que nul ne saurait dire. De fait, il commande à une nombreuse brigade de chrétiens, et ce monstre ventripotent prend tous les jours un air béat, en croisant ses pattes grasses sur sa pause, pour morigéner ceux de ses esclaves qui ne chantent pas tous les jours la gloire de l'Église catholique, apostolique et romaine, ainsi que les hautes vertus de tous les messieurs prêtres, y compris les sémiaristes. Avec lui, il faut être orthodoxe et même ultramontain, en apparence du moins, sous peine de passer la porte.

Ah ! mais ! c'est qu'il a des principes, le gailard.

Et c'est vers lui que vont, humblement et

tous les jours, tous les prêtres, tous les religieux et religieuses avides de réclame.

Avant d'entrer dans son vaste bureau, ils font sans doute un invisible signe de croix en prononçant une formule d'exorcisme, mais ils y entrent quand même et donnent à ce Tartufe juif du monsieur gr s comme le bras.

Eh bien, il faudrait commencer par déplanter ce plat gredin qui a fait couler plus de tonnes de larmes qu'il n'a de pouces de hauteur, et, après lui, tous ceux qui se trouvent dans des positions analogues. Tant que les Juifs cauteleux seront à nos pieds pour cirer nos bottes—leur place naturelle—nous n'aurons rien à redouter de leur hypocrisie, de leur cupidité ni de leur haine. Mais si nous les laissons prendre la première place dans nos banques, dans nos maisons de commerce, dans nos journaux, etc., gare à nous. Et avouons que nous aurons bien un peu mérité les coups que nous recevrons.

En résumé, comme moyens préliminaires de la guerre à faire, nous demandons à la *Vérité*, qui a son entrée dans les presbytères et dans les communautés, de prier d'abord et au besoin de sommer les membres du clergé d'avoir à cesser tout marivaudage avec les Juifs, et particulièrement avec celui auquel nous faisons allusion. Par suite de cette abstention, de cette mise en quarantaine, de ce mépris mérité et bravement affiché, ces gueux-là seront mis dehors sans plus de cérémonie et leurs places livrées à ceux à qui elle appartient de droit : aux nôtres.

Alors l'armée sera bien organisée, elle aura renvoyé les bouche inutiles, et les mouchards et elle sera en mesure de se ranger sous les ordres du général Tardivel, qui les mènera au combat et à la victoire.

LE PETIT DRUMONT  
( *aide de-camp.* )

## LE VAINQUEUR

Si on faisait une enquête sur la valeur respective des médicaments vendus pour la guérison du rhume, de la toux, de la grippe et de la bronchite, il est hors de doute que le BAUME RHUMAL serait en tête de la liste.

## PREMIER HABIT

SOUVENIRS DE JEUNESSE

Comment l'avais-je eu, cet habit ? Quel tailleur des temps primitifs, quel inespéré Monsieur Dimanche s'était, sur la foi de fantastiques promesses, décidé à me l'apporter, un matin, tout flambant neuf, et artistement épinglé dans un carré de lustrine verte ? Il me serait bien difficile de le dire. De l'honnête tailleur, je ne me rappelle rien — tant de tailleurs depuis ont traversé ma vie ! — rien, si ce n'est, dans un lumineux brouillard, un front pensif avec de grosses moustaches. L'habit, par exemple, est là, devant mes yeux. Son image, après vingt ans, reste encore gravée dans ma mémoire comme sur l'impérissable airain. Quel collet, jeunes gens, et quels revers ! Quels pans, surtout, taillés en bec de flûte ! Il participait à la fois des grâces troubadouresques de la Restauration et de la sévérité spartiate du premier Empire. Il me sembla, quand je l'endossai, que, reculant d'un demi-siècle, j'endossais la peau doctrinaire de l'illustre Benjamin Constant. Mon frère, homme d'expérience, avait dit : " Il faut un habit quand on veut faire son chemin dans le monde ! " Et le cher garçon comptait beaucoup sur cette défroque pour ma gloire et mon avenir.

Quoi qu'il en soit de mon habit, Augustine Brohan en eut l'étréne ! Voici dans quelles circonstances dignes de passer à la postérité :

Mon premier livre venait d'éclorre, virginal et frais dans sa couverture rose. Quelques journaux avaient parlé de mes rimes. *L'Officiel* lui-même avait imprimé mon nom. J'étais poète, non plus en chambre, mais édité, lancé, s'étalant aux vitres. Je m'étonnais que la foule ne se retournât pas lorsque mes dix-huit ans vaguaient par les rues. Je sentais positivement sur mon front la pression douce d'une couronne en papier faite d'articles découpés.

On me proposa, un jour, de me faire inviter aux soirées d'Augustine. — Qui, On ? — On, parbleu ! Vous le voyez d'ici : l'éternel quidam qui ressemble à tout le monde, l'homme aimable, providentiel, qui, sans rien être par lui mé-



me, sans être bien connu nulle part, va partout, ami d'un jour, ami d'une heure, dont personne ne sait le nom, un type essentiellement parisien.

Si j'acceptai, vous pouvez le croire ! Être invité chez Augustine, l'illustre comédienne, Augustine, le rire aux dents blanches de Molière, avec quelque chose du sourire plus modernement poétique de Musset ; car, — si elle jouait les soubrettes au Théâtre Français, Musset avait écrit sa comédie de *Louison* chez elle ; — Augustine Brohan enfin, dont Paris célébrait l'esprit, citait les mots, et qui déjà portait au chapeau, non encore trempée dans l'encre, mais toute prête et taillée d'un canif, la plume d'oiseau bleu couleur du temps dont elle devait signer les *Lettres de Suzanne*.

— Chançard, me dit mon frère en m'enfournant dans le vaste habit, maintenant, ta fortune est faite.

Neuf heures sonnaient, je partis.

Augustine Brohan habitait alors rue Lord-Byron, tout en haut des Champs Élysées, un de ces coquets petits hôtels dont les pauvres diables provinciaux à l'imagination poétique rêvent d'après les romanciers. Une grille, un petit jardin un perron de quatre marches sous une marquise des fleurs plein l'antichambre, et tout de suite le salon, un salon vert très éclairé, que je revois si bien...

Comment je montai le perron, comment j'entraî, comment je me présentai, je l'ignore. Un domestique annonça mon nom, mais ce nom, bredouillé d'ailleurs, ne produisit aucun effet sur l'assemblée. Je me rappelle seulement une voix de femme qui disait :

— Tant mieux, un danseur.

Il paraît qu'on en manquait. Quelle entrée pour un lyrique !

Terrifié, humilié, je me dissimulai dans la foule. Dire mon effarement... Au bout d'un instant, autre aventure : mon étrange habit, mes longs cheveux, mon œil boudeur et sombre provoquaient la curiosité publique. J'entendais chuchoter autour de moi : " Qui est-ce ?... regardez donc... " et l'on riait. Enfin quelqu'un dit " C'est le prince valaque ! — Le prince valaque ?... ah ! oui, très bien... " Il faut croire

que, ce soir-là, où attendait un prince valaque. J'étais classé, on me laissa tranquille. Mais c'est égal, vous ne sauriez croire combien, pendant toute la soirée, ma couronne usurpée me pesa. D'abord danseur, puis prince valaque. Ces gens-là ne voyaient donc pas ma lyre ?

Enfin, les quadrilles commencèrent. Je dansai, il le fallut ! Je dansai même assez mal, pour un prince valaque. Le quadrille fini, je m'immobilisai, sottement bridé par ma myopie, trop peu hardi pour arborer le lorgnon, trop poète pour porter lunettes, et craignant toujours au moindre mouvement de me luxer le genou à l'angle d'un meuble ou de planter mon nez dans l'entre-deux d'un corsage. Bientôt la faim, la soif s'en mêlèrent ; mais pour un empire, je n'aurais osé m'approcher du buffet avec tout le monde. Je guettais le moment où il serait vide. En attendant, je me mêlais aux groupes des politiciens, gardant un air grave, et feignant de dédaigner les félicités du petit salon d'où m'arrivait, avec un bruit de rires et de petites cuillers remuées dans la porcelaine, une fine odeur de thé fumant, de vins d'Espagne et de gâteaux. Enfin, quand on vint danser, je me décide. Me voilà entré, je suis seul... Un éblouissement, ce buffet ! c'était sous la flamme des bougies, avec ses verres, ses flacons, une pyramide en crystal, blanche éblouissante, fraîche à la vue, de la neige au soleil. Je prend un verre frêle comme une fleur ; j'ai bien soin de ne serrer par crainte d'en briser la tige. Que verser dedans ? Allons ! du courage, puisque personne ne me voit. J'atteins un flacon en tâtonnant, sans choisir. Ce doit être du kirsch, on dirait du diamant liquide. Va donc pour un petit verre de kirsch ; j'aime son parfum qui me fait rêver de grands bois, son parfum amer et un peu sauvage. Et me voilà versant goutte à goutte, en gourmet, la claire liqueur. Je hausse le verre, j'allonge les lèvres. Horreur ! De l'eau pure, quelle grimace ! Soudain retentit un double éclat de rire : un habit noir, une robe rose que je n'ai pas aperçus, en train de flirter dans un coin, et que ma méprise amuse. Je veux replacer le verre ; mais je suis troublé, ma main tremble, ma manche accroche je ne sais quoi. Un verre tombe, deux, trois ver-

res ! Je me retourne, mes basques s'en mêlent, et la blanche pyramide roule par terre par terre avec les scintillations, le bruit d'ouragan : les éclats sans nombre d'un iceberg qui s'écraserait.

La maîtresse de maison accourut au vacarme. Heureusement elle est aussi myope que le prince valaque, et celui-ci peut s'évader du buffet sans être aperçu. C'est égal ! ma soirée est gâtée. Ce massacre de petits verres et de carafons me pèse comme un crime. Je ne songe plus qu'à m'en aller. Mais la maman Dubois, éblouie par ma principauté, s'accroche à moi, ne veut pas que je parte sans avoir fait danser sa fille, comment donc ! ses deux filles. Je m'excuse tant bien que mal, je m'échappe, je vais sortir, lorsqu'un grand vieux au sourire fin, tête d'évêque et de diplomate, m'arrête au passage. C'est le docteur Ricord, avec qui j'ai échangé quelques mots tout à l'heure et qui me croit Valaque, comme les autres. — " Mais, prince, puisque vous habitez l'hôtel du Sénat et que nous sommes tout à fait voisins, attendez-moi. J'ai une place pour vous dans ma voiture. " Je voudrais bien, mais, je suis venu sans pardessus. Que dirait Ricord d'un prince valaque privé de fourrures et grelottant dans son habit ? Evadons-nous vite, rentrons à pied, par la neige, par le brouillard, plutôt que de laisser voir notre misère. Toujours myope et plus troublé que jamais, je gagne la porte et me glisse au dehors, non sans m'empêtrer dans les tentures. — " Monsieur ne prend pas son pardessus ? " me crie un valet de pied.

Me voilà, à deux heures du matin, loin de chez moi, lâché par les rues, affamé, gelé, et la queue du diable dans ma poche. Tout à coup, la faim m'inspira, une illumination me vint : " Si j'allais aux halles. " On m'avait souvent parlé des halles et d'un certain G..., ouvert toute la nuit, chez lequel on mangeait pour trois sous des soupes aux choux succulentes. Parbleu, oui, j'irai aux halles. Je m'attablerai là comme un vagabond, un rôdeur de nuit. Mes fiertés sont passées. Le vent glace, j'ai l'estomac creux. — " Mon royaume pour un cheval, " disait l'autre ; moi, je dis tout en trotinant : " Ma principauté, ma principauté valaque pour une bonne soupe dans un endroit chaud ! "

C'était un vrai bouge par l'aspect, cet établissement de G... qui s'enfonçait poisseux et misérablement éclairé sous les piliers des vieilles halles. Bien souvent depuis, quand le noctambulisme était à la mode, nous avons passé là des nuits entières, entre futurs grands hommes, coudes sur la table, fumant et causant littérature. Mais la première fois, je l'avoue, je faillis reculer, malgré ma faim, devant ces murs noirs, ces gens attablés, ronflant le dos au mur ou lapant leur soupe comme des chiens, ces casquettes de don Juan du ruisseau, ces énormes feutres blancs des forts de halle, et la blouse saine et rugueuse du maraîcher près des guenilles grasses du rôdeur de barrière. J'entrai pourtant, et je dois dire tout de suite mon habit noir trouva de la compagnie. Ils ne sont pas rares à Paris, passé minuit, les habits noirs sans par-dessus l'hiver, et qui ont faim de trois sous de soupe aux choux ! Soupe aux choux exquise d'ailleurs ; odorante comme un jardin et fumaute comme un caractère. J'en repris deux fois, quoique cette habitude, inspirée par une salutaire défiance, d'attacher fourchettes et cueillers à la table avec une chaînette, me gênât un peu. Je payai, et le cœur raffermi par cette solide pâtée, je repris la route du quartier latin.

Imaginez-vous ma rentrée, la rentrée du poète remontant au trot la rue de Tournon, le col de son habit relevé, voyant danser devant ses yeux, que la fatigue ensommeille, les ombres élégantes d'une soirée mondaine mêlées aux silhouettes affamées de chez Chose, et cognant, pour en détacher la neige, ses bottines contre la borne de l'hôtel du Sénat, tandis qu'en face les lanternes blanches d'un coupé illuminent la face d'un vieil hôtel, et que le cocher du docteur Ricord demande :

— Porte, s'il vous plaît ! La vie de Paris est faite de ces contrastes.

" Soirée perdue ! me dit mon frère le lendemain. Tu as passé pour prince valaque, et tu n'as pas lancé ton volume. Mais rien n'est encore désespéré. Tu te rattrapperas à la visite de digestion. " La digestion d'un verre d'eau, quelle ironie ! Il fallut bien deux mois pour me décider à cette visite. Un jour pourtant, je pris mon parti. En dehors de ses mercredis officiels, Augustine

B ohan donnait le dimanche des matinées plus intimes. Je m'y rendis résolument.

— A Paris, une matinée qui se respecte ne saurait déceinment commencer avant trois et même quatre heures de l'après-midi. Moi, naïf, prenant au sérieux de ce mot de matinée, je me présentai à une heure précise, croyant d'ailleurs être en retard.

— Comme tu viens de bonne heure, monsieur, me dit un garçonnet de cinq ou six ans, blondin, en veston de velours et en pantalon brodé, qui se promenait à travers le jardin verdissant, sur un grand cheval mécanique. Ce jeune homme m'impressionna. Je saluai les cheveux blonds, le cheval, le velours, les broderies, et trop timide pour rebrousser chemin, je montai. Madame achevait de s'habiller, je dus attendre tout seul une demi heure. Enfin, madame arrive, cligne des yeux, reconnaît le prince valaque et pour dire quelque chose, commence : " Vous n'êtes donc pas à la Marche, mon prince ? " A la Marche, moi qui n'avais jamais vu ni courses ni jockeys ! A la fin, cela me fit honte, une bouffée subite me monta du cœur au cerveau, et puis ce clair soleil, ces odeurs de jardin au printemps entrant par la fenêtre ouverte, l'absence de solennité, cette petite femme souriante et bonne, mille choses me donnaient courage, et j'ouvris mon cœur, je dis tout, j'avouai tout en une fois ; comme quoi je n'étais ni Valaque, ni prince, mais simple poète, et l'aventure de mon verre de kirsch, et mon lamentable retour, et mes peurs de province, et ma myopie, et mes espérances, tout cela relevé par l'accent de chez nous. Augustine Brohan riait comme une folle. Tout à coup, on sonne :

— Bon ! mes cuirassiers, " dit-elle.

— Quels cuirassiers ?

— Deux cuirassiers qu'on m'envoie du camp de Châlons et qui ont, paraît-il, d'étonnantes dispositions pour jouer la comédie. "

Je voulais partir.

— Non pas, restez ; nous allons répéter le *Lait d'ânesse*, et c'est vous qui serez le critique influent. Là, près de moi, sur ce divan ! "

Deux grands diables entrent, timides, sanglés, cramoisés ; l'un d'eux, je crois bien, joue la co-

médie quelque part aujourd'hui. On dispose un paravant, je m'installe et la représentation commence.

— Ils ne vont pas trop mal, me disait Augustine Brohan à mi-voix, mais quelles bottes !... Monsieur le critique, flairez-vous les bottes ? Cette intimité avec la plus spirituelle comédienne de Paris me ravissait au septième ciel. Je me renversais sur le divan, hochant la tête,.... souriant d'un air entendu. Mon habit en craquait de joie.

Le moindre de ces détails me paraît énorme encore aujourd'hui. Voyez pourtant ce que c'est que l'optique : j'avais raconté à Sarcey l'histoire comique de mes débuts dans le monde. Sarcey, un jour, la répéta à Augustine Brohan. Eh bien cette ingrate Augustine — que depuis vingt ans je n'ai d'ailleurs pas revue — jura sincèrement ne connaître de moi que mes livres. Elle avait tout oublié ! mais là, tout, tout, de ce qui a tant tenu de place dans ma vie, les verres cassés, le prince valaque, répétition du *Lait d'ânesse*, et les bottes des cuirassiers !

ALPHONSE DAUDET

## LA VIE DROLE

ENCORE LA FAILLITE DE LA SCIENCE

OU

UN PETIT GARÇON QUI N'A PAS VOLÉ SON  
PRIX D'ARITHMÉTIQUE

Me trouvant à déjeuner dernièrement chez l'ingénieur en chef de Criquebeuf, j'eus l'occasion d'être présenté à son fils, jeune gentleman d'environ dix ans, qui se prépare déjà à l'École polytechnique.

— Comptes-tu avoir beaucoup de prix ? demandai-je à ce jouvenceau.

— J'aurai certainement celui d'arithmétique

— En es-tu bien sûr ?

— Dam ! depuis le premier moment où j'ai pris mes chiffres, je n'ai jamais raté un problème.

Où en es-tu, dans cette branche des connaissances humaines ?

— A la règle de trois.

— Veux-tu me permettre de te poser un problème ?

— Volontiers, monsieur.

L'enfant prit une feuille de papier, un crayon et attendit, confiant.

— Je pris la parole !

— Quatre hommes et un caporal prennent une heure pour aller d'un endroit à un autre. Combien faudra-t-il de temps à un régiment de trois mille hommes pour accomplir le même trajet ?

L'enfant sourit : ce problème était un jeu pour lui.

Cinq personnes, résolut-il, emploient une heure pour faire un trajet : une seule personne emploiera cinq fois plus, et trois mille personnes trois mille fois moins.

Il écrivit :

$$\begin{array}{r} 1 \times 5 \\ \hline 3,000 \end{array}$$

Puis réduisit les heures en secondes, soit :

$$\begin{array}{r} 1 \times 5 \times 60 \times 60 \\ \hline 8,000 \end{array}$$

Où :

$$\begin{array}{r} 18,000 \\ \hline 3,000 = 6 \end{array}$$

Et triomphalement, mon jeune ami s'écriait :

— Votre régiment mettra 6 secondes à faire ce trajet.

— Alors, mon vieux tu t'imagines qu'un régiment pourrait aller en 6 secondes d'ici à Henneville ?

— En pratique, je ne sais pas, mais en théorie, certainement. *Les chiffres sont là !*

Devant une si belle conviction, je n'insistai point.

Mais je me rangeai immédiatement

*Sous la bannière  
A Brunetière*

qui a déclaré la science en faillite et qui refuse à la malheureuse le concordat qu'elle sollicite si humblement.

Oui, mon vieux Brunetière, la Foi vaut mieux que la Science : elle transporte les montagnes, et cela plus rapidement et à meilleur compte que notre administration des ponts et chaussées, ce qui n'est pas à dédaigner par les visqueuses purées nationales que nous traversons.

ALPHONSE ALLAIS.

FEUILLETON

# ROME

PAR

EMILE ZOLA

XIII

Alors, tous deux se décidèrent à retourner dans la chambre, où peut-être avait-on besoin d'eux ; et Pierre, en entrant, fut saisi du déchirant spectacle qu'elle offrait. Depuis une demi-heure, vainement, le docteur Giordano, soupçonnant le poison, avait employé les remèdes d'usage, un vomitif, puis la magnésie. Il venait même de faire battre, par Victorine, des blancs d'œufs dans de l'eau. Mais le mal empirait, avec une si foudroyante rapidité, que maintenant tout secours devenait inutile. Déshabillé, couché sur le dos, le buste soutenu par des oreillers, et les bras allongés hors des draps, Dario était effrayant, dans cette sorte d'ivresse anxieuse qui caractérisait ce mal mystérieux et redoutable, auquel monsieur Gallo, déjà, et d'autre, avaient succombé. Il semblait frappé d'une stupeur de vertige, ses yeux s'enfonçaient de plus en plus au fond des orbites noires, tandis que la face entière se desséchait, vieillissait à vue d'œil, envahie d'une ombre grise, couleur de la terre. Depuis un instant, accablé, il avait fermé les yeux, il n'avait de vivant que les souffles oppressés, pénibles, longs, qui soulevaient sa poitrine. Benedetta se tenait là, souffrant sa souffrance, envahie par une telle douleur impuissante, qu'elle-même était méconnaissable, si blanche, si éperdue d'angoisse, comme prise elle aussi par la mort, peu à peu, en même temps que lui.

Dans l'embrasure de fenêtre où le cardinal Boccauccera avait amené le docteur Giordano, il y eut quelques mots échangés à voix basse.

— Il est perdu, n'est-ce pas ?

Le docteur, bouleversé également, eut un geste désolé de vaincu.

— Hélas ! oui. Je dois prévenir Votre Eminence que dans une heure tout sera fini.

Un court silence régna.

— Et, n'est-ce pas de la même maladie que Gallo ?

Puis, comme le docteur ne répondait pas tremblant, détournant les yeux :

— Enfin, d'une fièvre infectieuse ?

Giordano entendait bien ce que le cardinal lui demandait ainsi. C'était le silence, le crime

enfoui, à jamais, pour le bon renom de sa mère l'Église. Et rien n'était plus grand, d'une grandeur tragique plus haute, que ce vieillard de soixante-dix ans, si droit encore et souverain, ne voulant pas que sa famille spirituelle put décroître, pas plus qu'il ne consentait à ce qu'on traînât sa famille humaine dans les inévitables salissures d'un procès retentissant. Non, non ! le silence, l'éternel silence où tout repose et s'oublie !

De son air doux de discrétion cléricale, le docteur finit par s'incliner.

— Evidemment, d'une fièvre infectieuse, comme le dit si bien Votre Eminence.

Deux grosses larmes, aussitôt, reparurent dans les yeux de Boccenera. Maintenant qu'il avait mis Dieu à l'abri, son humanité saignait de nouveau. Il supplia le médecin de tenter un effort suprême, d'essayer l'impossible ; mais celui secouait la tête, montrait le malade de ces pauvres mains tremblantes. Pour son père, pour sa mère, il n'aurait rien pu. La mort était là. À quoi bon fatiguer, torturer un mourant, dont il n'aurait fait qu'aggraver les souffrances ? Et, comme le cardinal, devant la catastrophe prochaine, songeait à sa sœur Serafina, se désespérait en disant qu'elle ne pourrait embrasser son neveu une dernière fois, si elle s'attardait au Vatican, où elle devait être, le médecin offrit d'aller la chercher avec sa voiture, qu'il avait gardée en bas. C'était une affaire de vingt minutes. Il serait de retour si, dans les derniers moments, on avait besoin de lui.

Resté seul dans l'embrasure, le cardinal s'y tint immobile un instant encore. Par la fenêtre, les yeux obscurcis de ses larmes, il regardait le ciel. Et ses bras se tendirent, en un geste d'implication ardente. O Dieu ! puisque la science des hommes était si courte et si vaine, puisque ce médecin s'en allait ainsi, heureux de sauver l'embarras de son impuissance, ô Dieu ! que ne faisiez-vous un miracle, pour montrer l'éclat de votre pouvoir sans bornes ! Un miracle, un miracle ! il le demandait du fond de son âme de croyant, avec l'insistance, la prière impérative d'un prince de la terre, qui croyait avoir rendu au ciel un service considérable, par sa vie entière donnée à l'Église. Il le demandait pour la continuation de sa race, pour que le dernier mâle ne disparût pas au si misérablement, pour qu'il pût épouser cette cousine tant aimée, là pleurante et si malheureuse aujourd'hui. Un miracle, un miracle ! au profit de ces deux chers enfants ! un miracle qui fit renaitre la famille ! un miracle qui éternisât le glorieux nom des Boccenera, en

promettant qu'il sortirait de ces jeunes époux toute une lignée sans nombre de vaillants et de fidèles !

Lorsqu'il revint au milieu de la chambre, le cardinal apparut transfiguré, les yeux séchés par la foi, l'âme désormais forte et soumise, exempte de toute faiblesse. Il s'était remis entre les mains de Dieu, il avait résolu d'administrer lui-même l'extrême onction à Dario. D'un geste, il appela don Vigilio, il l'emmena dans la petite pièce voisine, qui lui servait de chapelle, et dont il avait toujours la clef sur lui. Cette pièce nue, où personne n'entraît, cette pièce où se trouvait simplement un petit autel de bois peint, surmonté d'un grand crucifix de cuivre, avait dans le palais un renom de lieu saint, inconnu et terrible, car son Eminence, disait-on, y passait les nuits à genoux conversant avec Dieu en personne. Et, pour qu'il y entrât publiquement, pour qu'il en laissât ainsi la porte large ouverte, il fallait qu'il voulût forcer Dieu à en sortir avec lui dans son désir d'un miracle.

On avait ménagé une armoire derrière l'autel, et le cardinal y passa prendre l'étole et le surplis. La boîte aux saintes huiles était également là, une très ancienne boîte d'argent timbrée des armes des Boccenera. Puis, don Vigilio étant rentré dans la chambre à la suite de l'officiant, pour l'assister, les paroles latines tout de suite alternèrent.

— *Pax huic domui.*

— *Et omnibus habitantibus in ea.*

La mort venait si menaçante, si prochaine, que tous les préparatifs habituels se trouvaient forcément supprimés. Il n'y avait ni les deux cierges, ni la petite table recouverte d'une nappe blanche. De même, l'assistant n'ayant pas apporté le bénitier et l'arpersoir, l'officiant dut se contenter de faire le geste, bénissant la chambre et le mourant, en prononçant les paroles du rituel :

— *Asperges me, Domine, hyssopo, mundabor ; lavabis me, et super nivem dealbabor.*

Dans un long frisson, en voyant paraître le cardinal avec les saintes huiles, Benedetta était tombée à genoux, au pied du lit ; tandis que Pierre et Victorine, un peu en arrière, s'agenouillaient eux aussi, bouleversés par la douloureuse grandeur du spectacle. Et, de ces yeux immenses, élargies dans sa face d'une pâleur de neige, la contessina ne qui tait pas du regard son Dario qu'elle ne reconnaissait plus, le visage terreux, la peau tannée et ridée ainsi que celle d'un vieillard. Et ce n'était pour leur mariage, accepté désiré par lui, que leur oncle, ce tout-puissant prince de l'Église, apportait le sacrement, c'était

pour la rupture suprême, la fin humaine de tout orgueil, la mort qui achève et emporte les races, comme le vent balaye la poussière des routes,

Il ne pouvait s'attarder, il récita promptement le *credo* à demi-voix.

— *Credo in unum Deum...*

— *Amen*, répondit don Vigilio.

Après les prières du rituel, ce dernier balbutia les litanies, pour que le ciel prit en pitié l'homme misérable qui allait comparaître devant Dieu, si un prodige de Dieu ne lui faisait pas grâce.

Alors, sans prendre le temps de se laver les doigts, le cardinal ouvrit la boîte des saintes huiles : et, se bornant à une seule onction, comme il était permis dans le cas d'urgence, il posa, du bout de l'aiguille d'argent, une seule goutte sur la bouche desséchée, déjà flétrie par la mort.

— *Per istam sanctam unctionem, et suam piissimum misericordiam, indulgeat tibi Dominus cuiquid per visum, auditum, gustum, tactum, uliquisti.*

Ah ! de quel cœur brûlant de foi il les prononça ces appels au pardon, pour que la divine miséricorde effaçât les péchés commis par les cinq sens ces cinq portes de l'éternelle tentation ouvertes sur l'âme ! Mais c'était encore avec l'espoir que si Dieu avait l'appelé le être pour ces fautes, peut-être aurait-il l'indulgence entière de le rendre même à la vie, dès qu'il les aurait pardonnées. La vie, ô Seigneur ! la vie, pour que cette antique lignée des Boccanera pulule encore, continue à vous servir au travers des âges, dans les combats et devant les autels !

Un instant, le cardinal resta les mains frémissantes, regardant la face muette, les yeux fermés du moribond, attendant le miracle. Rien ne se produisait, pas une clarté n'avait lui. Don Vigilio venait d'essuyer la bouche avec un petit flocon douate, sans qu'un soupir de soulagement sortit de ses lèvres. Et l'oraison dernière fut dite, l'officiant retourna dans la chapelle, suivi de l'assistant, au milieu de l'effrayant silence qui retombait. Et là tous deux s'agenouillèrent, le cardinal s'abîma dans une prière brûlante, sur le carreau nu. Les yeux levés vers le crucifix de cuivre, il ne vit plus rien, il n'entendit plus rien, il se donna tout entier, suppliant Jésus de le prendre à la place de son neveu, s'il fallait un holocauste, ne désespérant toujours pas de fléchir la colère céleste, tant que Dario aurait un souffle de vie, et tant que lui-même serait ainsi à genoux, en conversation avec Dieu, Il était à la fois si humble et si souverain ! De Dieu à un Boccanera, l'attente n'allait-elle donc

pas se faire ? Le vieux palais pouvait crouler, il n'aurait pas senti la chute des poutres.

Dans la chambre, cependant, rien n'avait bougé encore, sous le poids de cette majesté tragique que la cérémonie semblait y avoir laissé. Et ce fut alors seulement que Dario ouvrit les paupières. Il regarda ses mains, il les vit si vieilles, si réduites, qu'un immenses regret de l'existence se peignit au fond de ses yeux. Sans doute, à ce moment de lucidité, au milieu de cette sorte de griserie du poison qui l'accablait, il eut, pour la première fois conscience de son état. Ah ! mourir, dans une telle douleur, une telle déchéance, quelle révoltante abomination pour cet être de légèreté et d'égoïsme, pour cet amant de la beauté, de la gaieté et de la lumière, qui ne savait pas souffrir ! Le destin féroce châtiât en lui avec trop de rudesse sa race finissante. Il se fit horreur à lui-même, il fut pris d'un désespoir d'une terreur d'enfant, qui lui donnèrent la force de se lever son séant et de regarder éperdument autour de la chambre pour voir si tout le monde ne l'avait abandonné. Et, lorsque son regard rencontra Benedetta toujours agenouillée au pied du lit, il eut un suprême élan vers elle, il lui tendit ses deux bras, brûlant du désir égoïste de l'emmenner à son cou.

— Oh ! Benedetta, Benedetta... Viens, viens ne me laisse pas mourir seul !

Elle, dans la stupour de son attente, immobile ne l'avait pas quitté des yeux. Le mal horrible qui emportait son amant, semblait de plus en plus la posséder et la détruire, à mesure que Dario s'affaiblissait. Elle devenait d'une blancheur immatérielle ; et, par le trou de ses prunelles si claires, on commençait à voir son âme. Mais, quand elle l'aperçut, ressuscitant, les bras tendus et l'appelant, elle se leva à son tour, elle se tint debout près du lit.

— Je viens, mon Dario... Me voilà, me voilà !

Et Pierre et Victorine, alors, toujours à genoux assistèrent à l'acte sublime, d'une si extraordinaire grandeur, qu'ils en restèrent cloués au sol, comme devant un spectacle extra-terrestre, où les humains n'avaient plus à intervenir. Elle-même, Benedetta parlait, agissait en créature délivrée de tous liens conventionnels et sociaux, déjà hors de la vie, ne voyant et n'interpellant plus les êtres et les choses que de très loin, du fond de l'inconnu où elle allait disparaître.

— Ah ! mon Dario, on a voulu nous séparer. Oui c'est pour que je ne puisse jamais me donner à toi, c'est pour que nous soyons à jamais heureux, aux bras l'un de l'autre, qu'on a résolu ta

mort, en sachant bien que ta vie emporterait la mienne. . . . Et c'est cet homme qui te tue, oui ! il est ton assassin, même si un autre t'a frappé. C'est lui qui est la cause première, qui m'a volée à toi quand j'allais être tienne, qui a ravagé notre existence à tous deux, qui a soufflé autour de nous, en nous, l'exécrable poison dont nous mourons. . . . Ah ! que je le hais, que je le hais, d'une haine dont je voudrais l'écraser avant de partir à ton con !

Elle n'élevait pas la voix, elle disait ces choses affreuses dans un murmure profond, simplement, passionnément. Prada ne fut pas même nommé, et elle se tourna à peine vers Pierre, frappé d'immobilité, derrière elle, pour ajouter d'un air de commandement :

— Vous qui verrez son père, je vous charge de lui dire que j'ai maudit son fils. Le héros si tendre m'a bien aimée. Je l'aime bien encore, et cette parole que vous lui porterez lui déchirera le cœur. Mais je veux qu'il sache, il doit savoir, pour la vérité et la justice.

Fou de peur, sanglotant, Dario tendit de nouveau les bras, en sentant qu'elle ne le regardait plus, qu'il n'avait plus ses yeux clairs fixés sur les siens.

— Benedetta, Benedetta. . . . Viens, viens, oh ! cette nuit toute noire, je en veux pas y entrer seul !

— Je viens, je viens, mon Dario. . . . Me voilà !

Elle s'était rapproché encore, elle le touchait presque, debout contre le lit.

— Ah ! ce serment que j'avais fait à la Madone de n'être à aucun homme, pas même à toi, avant que Dieu l'eût permis, par la bénédiction d'un de prêtres ! Je mettais une noblesse supérieure, divine, à être immaculée, vierge comme la Vierge, ignorante des souillures et bassesses de la chaire. Et c'était en outre un cadeau d'amour exquis et rare, d'un prix inestimable, que je voulais faire à l'amant élu par mon cœur, pour qu'il fût à jamais le seul maître de mon âme et de mon corps. . . . Cette virginité dont j'étais si orgueilleux, je l'ai défendue contre l'autre, des ongles et des dents, comme on se défend contre un loup, je l'ai défendue contre toi, avec des larmes, pour que tu n'en salisses pas le trésor, dans une force sacrilège, avant l'heure sainte des délices permises. . . .

Et si tu savais quelles terribles luttes je soutenais aussi contre moi-même, pour ne pas céder ! J'avais un besoin fou de crier, de me prendre, de me posséder, de m'emporter. Car c'était toi tout entier que je voulais, et c'était moi toute entière que je te donnais, oui ! sans réserve, en femme

qui sait, et qui accepte, et qui réclame toute l'amour, celui qui fait l'épouse et la mère. . . . Ah ! mon serment à la Madone, avec quelle peine je l'ai tenu, lorsque le vieux sang soufflait chez moi en tempête, et maintenant quel désastre

Elle se rapprocha encore, tandis que sa voix se faisait plus ardente.

— Tu te souviens, le soir où tu es rentré, avec un coup de couteau dans l'épaule. . . . Je t'ai cru mort, j'ai crié de rage, à l'idée que tu allais partir, que j'allais te perdre, sans que nous eussions connu le bonheur. J'insultais la Madone, je regrettais, en ce moment-là, de ne m'être pas damnée avec toi, pour mourir avec toi, enlacés tous les deux dans une étreinte si rude, qu'il aurait fallu nous enterrer ensemble. . . . Et dire que ce terrible avertissement ne devait servir à rien. J'ai été assez aveugle, assez sotte, pour ne pas entendre la leçon. Te voilà frappé de nouveau on te vole à mon amour, et tu t'en vas avant que je me sois donnée enfin, lorsqu'il en était temps encore. . . . Ah ! misérable orgueilleuse, rêveuse imbécile !

Ce qui grondait à présent dans sa voix étouffée, c'était, contre elle-même, la colère de la femme pratique et raisonnable qu'elle avait toujours été. Est-ce que la Madone, si maternelle, voulait le malheur des amants ? Quelle indignation ou quelle tristesse aurait-elle eue, à les voir aux bras l'un de l'autre, si passionnés, si heureux ? Non, non ! les anges ne pleuraient pas, quand deux amants, même en dehors du prêtre, s'aimaient sur la terre ; au contraire, ils souriaient ils chantaient d'allégresse. Et c'était sûrement une duperie abominable que de ne pas épuiser la joie d'aimer sous le soleil, quand le sang de la vie battait dans les veines.

— Benedetta, Benedetta ! répéta le mourant, en l'épouvante d'enfant qu'il avait de s'en aller seul ainsi, au fond de l'éternelle nuit noire.

— Me voilà, me voilà ! mon Dario. . . . Je viens !

Puis, comme elle s'imaginait que la servante, immobile pourtant, avait eu un geste pour se lever et pour l'empêcher de faire l'acte :

— Laisse, laisse, Victorine rien au monde désormais ne peut empêcher cela, parce que cela est plus fort que tout, plus fort que la mort. Quelque chose, il y a un instant, quand j'étais à genoux, m'a redressée, m'a poussée. Je sais où je vais. Et, d'ailleurs, n'ai-je pas juré, le soir du coup de couteau ? N'ai-je pas promis d'être à lui seul, jusque dans la terre, s'il le fallait ? Que je le baise, et qu'il m'emporte ! Nous serons mariés tout de même et pour toujours !

*A suivre*

# L'ART MUSICAL

SOMMAIRE DU EUMÉRO DE JUIN  
Chronique ; Causerie ; De l'origine des mattres de la Symphonie (SUITE) ; La sucession de B ahms ; Les fléaux du feu, Superstitions ; L'Influence de l'électricité sur la voix ; Chopin (SUITE) ; Gabriel Pierné ; Règlement sur la musique sacrée, (SUITE) ; Une anecdote de Rubinstein ; Les littérateurs et la musique ; Le jubilé de la Reine ; Une lettre de Boieldieu ; Notes et informations ; Montréal ; Petit cours d'hamonie pratique ; Académie de musique de Québec ; Correspondance d'Europe ; Correspondance d'Amérique ; Instruments.

MUSIQUE — A l'Angélus (Piano) C. Broutin ; Valse, Olbersleben ; Les Pifferari (Piano) Ch. Gounod.

## ABONNEMENTS :

	VILLE.....	\$1 15
	CAMPAGNE....	1 00
Un an	EN DEHORS DU CANADA ET DES ETATS-UNIS ...	1 25
Le numéro.....		15

Adresser les abonnements : Boite postale No 2181, Montréal on 1676 rue Notre-Dame.

## A VENDRE

# Deux Materiels d'Imprimerie

COMPRENANT

Presses,

Caracté

Casses,

Etc.

UNE CHANCE EXCEPTIONNELLE.

S'adresser à

A. FILIATREULT,  
157 rue Sanguinet.

oite de Post., 2131.

# LE SUN

## Compagnie d'Assurance sur la Vie du Canada.

Siege Social, Montreal.

ROBERTSON MACAULAY, Président

Hon. A. W. OGILVIE, Vice-Président.

T. B. MACAULAY, Secrétaire.

IRA B. THAYER, Sur't. des Agences

G. F. JOHNSTON, Assistant Surintendant des Agences.



L'année 1897 a, jusqu'à maintenant été plus satisfaisante encore que 1806 Elle montrera sans aucun doute une augmentation tout à fait anormale. Cela veut dire beaucoup pour la compagnie spécialement si l'on considère la crise commerciale qui se fait sentir partout. Ce résultat est surtout dû au fait que le "SUN" du Canada est devenu tout à fait populaire. Sa police sans condition et son habile et prudente direction ont fait leur œuvre.

### — UNE AUTRE RAISON —

Le "SUN" du Canada est la première compagnie qui a introduit la police sans condition ce qui a pendant de longues années été une des principales attractions de ses polices. Cette compagnie a, depuis, fait un pas de plus en avant et émet des polices non confiscales. Le contrat d'assurance d'un porteur de police ne peut d'après ce privilège et après avoir été deux ans en vigueur être résilié aussi longtemps que sa réserve est assez élevée pour acquitter une prime qui, sans qu'il ait besoin de la demander, est payée sous forme d'un emprunt remboursable à volonté.

DEMANDEZ A NOS AGENTS DE VOUS EXPLIQUER CE SYSTEME

Capitaux assurés au 31 décembre 1891.....	\$38,196,890 92
Actif au 31 décembre 1899.....	6,388,142 66
Revenu pour 1896.....	1,886,258 00

O. L E G E R,

Gnt Département Français pour la ville et le District de Montréal



Une invention pour les enfants de 6 à 60 ans.

# L'ECHOPHONE

LA DERNIERE  
MACHINE  
A PARLER

Lorsque Edison inventa le phonographe, qui reproduit la voix humaine, on a cru que c'était la plus grande invention du siècle, et en a eu raison.

Pensez-y bien: la voix humaine, des airs de musique, des chansons de toutes sortes, les discours et les conférences des grands hommes d'état sont reproduits par ces machines.

Pourquoi n'y a-t-il pas des phonographes partout? Ils coûtent trop cher — de \$10 à \$200.

Nous avons résolu ce problème. Un **ECHOPHONE** vous sera adressé (les frais de l'express à la charge de l'acheteur, et *Leslie's Weekly* pendant une année pour la somme modique de **\$8.00**

L'**ECHOPHONE** est mis en mouvement par un mouvement d'horloge.

Un enfant peut s'en servir. Un cylindre est envoyé avec chaque machine, chaque cylindre supplémentaire coûte 50c chacun. Les cylindres du phonographe et du Graphophone peuvent être utilisés sur cette machine, et si la machine à parler ne satisfait pas l'acheteur, son argent lui sera remis.

A juste titre, *Leslie's Weekly*, est considéré comme la magazine illustrée la plus en vogue en Amérique. Le prix d'abonnement est de \$4.00 et l'**ECHOPHONE** se vend \$10.00. On peut être étonné que les deux se vendent seulement \$8.00, mais ceci s'explique facilement. Nous avons besoin de 250,000 abonnés au *Leslie's Weekly*. Nous croyons les obtenir par ce moyen. Ceux qui annonceront dans notre circulation, nous rembourseront nos pertes d'aujourd'hui machine est livrée — "Premier rendu, premier servi."

## LESLIE'S WEEKLY

110 FIFTH AVENUE, NEW-YORK CITY

## PAPIER DU "JUBILE"

Boîte Souvenir de papier Vellum et d'enveloppes

Pour l'année jubilaire, contenant 48 feuilles de papier et 48 enveloppes dans une superbe boîte. Prix 30 cts.

AUSSI :

Un nouveau vellum royal irlandais, de Marcus Ward & Co., de trois grammes par deux différentes, dans des boîtes contenant deux mains, avec des enveloppes assorties, et

Un assortiment complet de papeterie de grandeurs et de formes tout à fait nouvelles.

## MORTON PHILLIPS & CIE

MONTREAL

## NORTH BRITISH & MERCANTILE

CIE D'ASSURANCE  
CONTRE LE FEU  
ET SUR LA VIE

CAPITAL.....	\$15,000,000
FONDS INVESTIS.....	53,000,000
FONDS INVESTIS en CANADA.....	5,000,000
REVENU ANNUEL.....	12,000,000

Directeur-Gérant : — THOMAS DAVIDSON

Directeurs Ordinaires — W. W. Ogilvie, A. MacNider, Ecr., Banque de Montréal; Henri Barbeau gérant général Banque d'Épargne de la cité

La Compagnie, étant la plus forte et la plus puissante qui existe, offre à ses assurés une sécurité absolue et en cas de feu un règlement prompt et libéral.

Risques contre le Feu et sur la Vie acceptés à des taux modérés  
Bureau principal en Canada : 78 ST-FRANCOIS-XAVIER, MONTREAL

## GUSTAVE FAUTEUX

éléphone 11, No. 318

Agent pour Montréal et les environs

1887

1807

## EXPOSITION

De MONTREAL

DU 19 AU 28 AOUT.

**\$17,000 DE PRIX**

A attribuer aux différents animaux de la ferme, aux instruments de labour.

Splendide Exposition de Fleurs, de Fruits, de Légumes.

Motocycles ou Voitures Automobiles

CONCERTS JOUR ET NUIT.

Ascensions en ballon par MM. Leo Sterens et Charles LeStrange, aéronautes distingués.

Les plus jolies choses et les plus grandes attractions qu'il y ait eues jusqu'ici au Canada.

FETES DE NUIT.

La plus merveilleuse exhibition d'Electricité qui ait jamais été faite au Canada.

Taux réduits sur toutes les lignes de chemin de fer.

Pour liste des prix et informations, s'adresser à

S. C. STEVENSON,

Gérant et Secrétaire

## Musee Eden

L'idée qui a présidé à la création du Musée Eden n'a pas été de fonder une entreprise commerciale, mais d'ouvrir dans la métropole du Canada un édifice spécialement consacré aux beaux-arts et à la reproduction des épreuves des plus glorieux de l'histoire du pays.

Les Directeurs de la Compagnie du Musée Eden ont cherché dans l'histoire de leur pays si féconde en événements remarquables, les pages les plus intéressantes pour l'instruction, l'amusement et la récréation du public. Les galeries du Musée Eden sont principalement pour la jeunesse et les enfants une source constante d'inspiration récréative.

Ses galeries ont un nombre de 34 et occupent un espace d'un côté de 15,000 pieds, c'est-à-dire qu'à part des nombreux groupes en cire, il y a une infinité d'autres objets à voir.

Monument National, No. 206, rue St. Laurent, Montréal.

P. S. Les personnes désireuses de procurer un catalogue illustré, traitant l'histoire des faits, pourront se le procurer au prix modique de 5c.

C'est le seul Musée en Amérique qui exhibe autant de groupes et d'objets de curiosité pour la somme de 10c. pour les adultes et 5c. pour les enfants.

No. 2173  
PROVINCE DE QUÉBEC }  
District de Montréal }

## Cour Supérieure

Marie Philomène Tremblay, épouse commune en biens de Désiré Brodeur, et devant commercer et maintenant bourgeois de la cité et du district de Montréal dûment autorisée à ester en justice.

Demanderesse

Le dit Désiré Brodeur, vs Défendeur.

Une action en séparation de biens a été intentée ce jour en la présente cause.

Montréal, 15 juillet 1897.  
BEAUSOLEIL, CHOQUET & GÉRARD  
Avocats de la demanderesse